

Les murs

M2 CORREM, 2024
Sorbonne Université – Asfored
Photo de couverture © Manon Dardelle
Logo © Ana Ebsen

Manon Dardelle



Les murs

Fin.

—

L'air est doux. Dans son cou, le souffle de l'ailleurs lui intime l'ordre de s'en aller. Elle voudrait rester là, à admirer la clarté. Sentir l'eau et la lumière couler sur ses mains, entrer dans son ventre, jaillir de ses yeux. Rester là, du côté des herbes qui volent. Là, dans les vibrations.

—

C'est en voyant *Drumming* en concert qu'elle avait enfin compris. En écoutant ces rythmes identiques superposés, d'abord synchronisés à la perfection puis écartés les uns

des autres par l'insertion d'un retard d'un huitième de temps, elle avait vu des corps-clones avancer au même pas puis, insidieusement, prendre des voies obliques pour finir par marcher dans deux directions opposées. Le *phasing* n'était plus un simple principe musical des années 1960, il devenait, dans son esprit, le principe même de la vie.

D'abord, la génétique : ce 1 qui devient 2, 4, 8, 16. La chair et les mathématiques réunies dans cette pyramide de croches.

Ensuite, le groupe social : se comprendre, se rassembler, s'harmoniser. Se désaccorder, se décaler, se perdre.

Se rencontrer, s'éloigner.

Fusion-rupture.

Éruption future.

—

Allongée sur l'herbe, elle essaie de se fondre dans le sol. La rosée atteint sa peau. Ce matin, elle se demande si ce sera difficile.

—

*Table de mer sous la lune froissée
Lutin sonnante, fournaise des collines
L'interrupteur est sous le gazon, en berne
fossile
Coussin connu
J'ai fui la route, alors que le château menait à
l'horizon
J'ai forcé l'eau à me suivre
J'ai su
La route a sillonné
Le soir l'invention est brève
Écriture aux tomates
Brise assourdie sous la coupole
Brasseur de feu auréolé d'effroi en jean
J'ai planté ma gorge sous l'auvent
Alors qu'il m'avait dit de ne pas le faire
De rester soi
Sucre
Flair
Sombre
Fétiche ensanglanté*

Elle s'entraîne à écrire sans regarder.

Elle veut lutter contre la pensée. Cesser de projeter l'univers dans chaque phrase. Elle essaie de remplir des coquilles de mots vides, pour voir ce que ça fait. On lui avait dit, un jour, « c'est très bien quand ce n'est pas parfait ».

Demain, elle essaiera de parler sans écouter.

—

Je veux fumer. Je veux me crêper les cheveux et faire de grands gestes. Je veux marcher fièrement. L'extravagance. Je veux déambuler dans les couloirs d'un palais où l'on ne m'a pas invitée. Je veux casser ce qui est laid. Monter et ne jamais descendre. Je veux être ce qu'on ne m'a pas demandé d'être. Faire le contraire de ce que les autres font.

Mais

Mes escarpins seraient assortis à ma broche. La vitre que je briserais éclaterait en mille bouts de verre de taille identique. Je passerais

*toutes les heures un mouchoir sur mes lèvres
pour éviter que le rouge ne bave.*

—

Impossible de savoir combien de temps tout cela durera. Elle sent dans son corps que les choses commencent à s'organiser. À se rassembler. Les milliards de milliards de cellules, qui avant circulaient n'importe comment, sortaient puis rentraient, dépassaient de partout, se tranquillisent enfin. Pour la première fois, des contours se dessinent. Les lignes s'épaississent.

—

*J'ai en mémoire ce qui n'a pas eu lieu.
Saurai-je un jour différencier ce qui est
de ce que je crois ?*

—

Il ne faut pas interrompre le processus de déliaison. Elle se souvient avoir lu cette

phrase quelque part. Elle imagine que cela signifie qu'on ne peut pas lutter contre la dislocation naturelle des choses. Depuis hier, depuis qu'elle sait, elle se dit que c'est idiot. La saison devient belle et chaude, mais elle doit diriger tous ses efforts vers cette unique boule. Pour tenter de comprendre, elle veut rendre ça beau. Elle ne sait pas encore que les deux en même temps ce n'est pas possible.

—

*Je dois trouver un squelette. Une forme.
Un moule à remplir, des bords à relier. Fourrer
dedans tout ce qui me brouille, tisser tout
ce qui m'ébouriffe. Dénouer, établir, fixer.
Coincer le désordre et morceler le bloc.*

—

Taiseuse. C'est ce qu'on avait toujours dit d'elle. Dans son coin. Et dire que c'était déjà trop que d'être là, être corps. Tous ces centimètres cubes de chair qui la composaient étaient forcément en trop sur terre. Cela pesait

évidemment trop lourd, cela obstruait la vue des gens. Cela gênait tout le monde, c'était sûr. Elle aurait voulu être moins. Elle n'avait rien à montrer. Il aurait peut-être fallu qu'elle ne soit pas.

Mais maintenant, c'est différent. C'est comme s'il fallait rattraper quelque chose. Devenir. Arrêter de n'être rien. Dire.

Elle sent que ce n'est plus possible. S'évertuant à faire le vide, elle a fini par accumuler un tas de choses. Elle est pleine à ras-bord. Ça doit jaillir. Ces organes compressés, ces mots retenus, ces pensées tordues. Ça commence à enfler, ça ne peut que grandir. Il faut chercher l'air au-dessus.

—

Je suis comme ces femmes collées aux murs dans les chorégraphies de Pina Bausch. Dans Barbe-Bleue ou Café Müller, elles se jettent vers la paroi, s'y suspendent, s'affalent contre. Elles se traînent tout du long, sans trouver d'issue à l'emprisonnement. Comme cette

chose dans mon intérieur qui veut s'échapper de mes bords mais se cogne sans cesse. Fuite avortée. La pièce ne s'ouvre pas. Les murs restent durs.

Chez Pina, chez elle aussi, la répétition.

La ronde des corps et puis les quatre, cinq mouvements qui se succèdent en boucle pendant plusieurs minutes. Toujours recommencer, refaire à l'identique ou légèrement différemment, reproduire, réinventer, réitérer. Le circuit se forme et l'automatisme s'enregistre.

Jusqu'où aller comme ça ? Quand dévie-t-on ? Quand prendre la tangente ?

—

Elle avait effectivement développé un goût pour les artistes qui exploraient le répétitif. Steve Reich, donc, qui avait été une révélation. Puis Anne Teresa de Keersmaecker, dont les chorégraphies étaient une transposition spatiale de la musique du premier. Un jour, elle avait découvert par hasard, lors d'un

accrochage temporaire dans un musée, la peintre Vera Molnár, et s'était absorbée pendant de longues minutes dans ses suites de carrés et de traits algorithmiquement répétées puis subtilement décalées pour finir par former un brouillard organisé.

Elle, qui avait toujours détesté les mathématiques, vouait un culte à ces maîtres d'une géométrie exigeante et existentielle.

—

Affalée, j'attends. Assise, j'attends. Quand je cours, j'attends. Que le petit chaos commence à s'ordonner.

—

*J'ai compris.
J'ai regardé les choses et je les ai vues.
J'ai compris les mots.
Je ne peux plus les utiliser.
Comprendre, c'est mourir.
J'ai atteint le bout.
Il va falloir trouver autre chose.*

—

*J'affalends. Je terreusse la fribonde, puis
en bouttant le prène, j'empire la nonce.
Je noisis les mots pour pieux les fordre.
Les senzes se croissent et écloment. Je clois
qu'ils ne sont bas poins vors.*

—

*mystère, mystère, mystère
attente, attente, attente*

—

Trouver-prouver.

—

Quand on lui disait qu'elle était mystérieuse, elle avait gagné son pari. Certains finissaient même par déceler un charme dans son effacement. Il y avait bien un truc sombre, peut-être glauque, mais sûrement fort derrière ce silence. Elle s'en amusait. S'ils savaient.



C'est l'été. La saison, normalement douce et légère, se transforme en épreuve. Son corps est en danger. Elle a eu un sursaut à l'annonce : elle n'avait jamais vécu. Pour rattraper tout ce vide, il lui faudrait se trouver. Elle se lance dans la quête de sa propre substance, dans l'espoir de repousser la menace de la chair. Elle rassemble ses souvenirs, ses impressions, tout ce qui semblait la constituer, les traces qu'elle a laissées autour d'elle, les choses qu'elle trouvait belles. Pour faire de cette pelote une toile.

Elle vit les derniers moments de l'ici dans une sorte de bulle, familière et hostile à la fois. Sa petite maison, un étage, des pierres grises, un sol froid mais rassurant, est une grande mère. Sa petite maison l'a gardée longtemps dans son ventre, recroquevillée. Elle l'a vue souffrir, hésiter, danser. En retour, elle a été contemplée, décorée, aimée par ce petit corps.

Sa maison aussi subit cette fin. Elle aussi sent dans ses membres, ses pièces, qu'elle ne sera plus habitée de la même manière, qu'une absence, longue, profonde, va remplir petit à petit l'espace, grossir jusqu'à fissurer les cloisons, faire craquer les poutres, défoncer les portes, sa maison aussi constate que quelque chose d'énorme s'installe en son sein.

—

Cela fait trois jours que ça a commencé. Trois jours qu'elle erre dehors, qu'elle rôde dedans, qu'elle court sur les pages autrefois bien vides. Elle noie le seul espace qu'il reste à combler. Elle essaie de donner du sens à ce réveil. Elle fait le tour de la nouvelle elle tout en toisant l'ancienne d'un œil étonné. Tout ce temps sans rien montrer ? Sans rien faire sortir de sa chambre ? Sans jamais laisser croire autrui à cette vie intérieure ?

—

Pourrai-je emporter ce tableau chéri ?

*Redon mon adoré, comment ferais-je sans
tes pupilles de fleurs, tes cieux marins, tes
terres célestes, tes étincelles menaçantes, tes
feuilles macabres, tes coquillages luxuriants,
tes rêves ornementaux, tes doutes pastels,
tes ombres hors du monde, tes fonds sereins,
tes visages énormes, tes brouillards solennels,
tes monstres lumineux, tes métaphores fluos,
tes yeux clos, tes couleurs sans sujet, tes
silences inachevés, tes outremer nuageux,
tes paysages cellulaires, tes âmes décoratives,
tes paradis apaisés, tes rayons spirituels, tes
halos flous, tes intérieurs mythologiques, ton
symbolisme électrique, ta poésie inquiétante ?*

Que verrai-je là-bas ?

—

*Sur mes murs j'ai mis le doux et le flou, le beau
et des mots, ce que j'aime et qui m'aide.*

*J'ai tapissé les pierres de couleurs et de lettres
pour faire comme si c'était ça l'univers...*

... une photo au-dessus du bureau :

*Bruit rose. Visite d'une exposition en famille
dans la base sous-marine de Saint-Nazaire.
On est tous là. On regarde la cascade de sable
de Stéphane Thidet. Dans le sombre, dans
le sourd, on s'émerveille de ce flot continu
de grains, de cette chute perpétuelle
crissante. Avec mon appareil photo, dont
je dis pourtant qu'il est nul pour les photos
en intérieur, je tente de saisir quelque chose
de cette masse fragile qui s'écoule et qui nous
interroge. Fixer le bruit en vision, figer
le son en lumière. Le résultat est au-delà
de ce que je vois. Le cliché est plus que
le moment. Il ne fige pas. Il vole au temps
les ombres de Sophie, Claire et Jeanne,
opaques et diaphanes devant cet écran
perçant. Les âmes de mon sang dansent
devant le rideau rouge.*

*... je ferme les yeux ; j'ai l'impression d'être
Jeanne face à ce mur ; devant une chose
infranchissable et pourtant douce.*

—

À droite de l'échelle :

*Vêtements et peau fripés, détendus sur
le sable chaud. Corps sur le côté, bras déposé
sur le corps. Coude dans le creux de la taille,
poignet sur la bosse de la hanche, phalanges
maintenant la cuisse. Buste et cuisses
coupées, on ne voit que le centre, l'origine
du monde sous un pantalon fleuri, la première
maison derrière un tee-shirt bleu roi.
Les rayons soulignent les plis. Ceux des habits
faits de sa main. Ceux de l'âge que la main
trahit.
Plan rapproché sur la silhouette en vague.
Le repos de la naïade.*

—

Ses pupilles balaient les murs pour laisser la lumière des images pénétrer, jusqu'au plus profond du lobe temporal. Les formes se cognent, se défigurent, prennent un peu vie, c'est un film édulcoré, peut-être un peu inventé. Tout est nouveau maintenant, peut-être que les souvenirs le sont aussi.

—

*Mémoire cirée pour se rappeler
Ce qui n'a jamais brillé
Malaxer l'imaginaire
Détendre les pensées
Remonter le jour*

—

*Toutes ces images pour quoi
Garder une trace pour quoi
Figer ce qui bougeait
Conserver ce qui ne sera plus
Pour se souvenir que c'était mieux
que maintenant
Aujourd'hui n'est-il pas toujours pire qu'hier*

*On fait de l'art par omission et de l'omission un art
On oublie que c'était déjà moins beau
que la veille
Et que l'avant-veille*

*On phagocyte le sublime
On bouffe le beau
On arrache le bon
On n'invente rien*

*Ou alors c'est l'inverse
Après c'est mieux que maintenant ?
Je verrai bien*

—

Cela fait une semaine. Elle se regarde dans le grand miroir accroché derrière la porte de sa chambre, plusieurs fois par jour. Elle veut saisir le changement, apprivoiser cet inconnu. Elle voit que c'est lourd, étrange, remuant. C'est physique, organique, mental, philosophique à la fois. Une force la happe, vers un ailleurs qu'elle ne connaît pas. On l'extirpe

de son enveloppe. Elle doit faire ses adieux à l'avant. Mais de quoi doit-elle se séparer ? Elle ne se souvient déjà plus de qui elle était.

—

Ça flotte. Dans mon crâne c'est la bouillie. Moi autrefois si limpide et transparente... J'étais de l'eau de roche, je coulais entre les choses, tout était fluide, je fuyais tout, me lançais dans le courant en prenant soin de ne jamais reparaître à la surface.

Je ne me rappelle que ça. L'eau. La goutte que j'étais dans ce grand flux.

Il fallait plonger toujours plus profond. Il fallait atteindre le fond des choses, et pour cela ne pas exister soi. Je m'effaçais complètement. Je voulais me distiller en autrui. J'annulais mon être pour laisser la place aux autres en moi, j'englobais les alentours, j'engouffrais l'altérité.

Je me nourrissais des intimités. Je me rendais captive des singularités. Je rentrais dans les choses et les êtres et devenais une partie d'eux. Mon esprit se collait à la moelle de l'intangible. Le timbre d'une voix qui me plaisait vibrait si fort dans mon oreille que les intonations se logeaient dans ma gorge, qui remuait ensuite dès que la personne se mettait à parler.

Je transperçais les surfaces, en me vaporisant partout où je pouvais m'insinuer.

Je ne pouvais pas parler.

Ma non-correspondance avec moi-même était absurde à nommer. Mes connexions étrangères ne pouvaient être comprises. Comment dire que je n'étais ni ce corps ni cette voix ?

Pour ce qui était de la vie, tout coulait, aussi. Sans la moindre vague. J'organisais tout de façon à ne jamais produire d'accroc ni interrompre mes liaisons secrètes avec les objets environnants. La dilution ne tolérait la distraction.

*C'est cela. Je ne me souviens que
d'impressions liquides et pénétrantes.*

*Mais, par séries, des bulles remontent parfois
dans l'opacité. Des sentiments et pensées
passés qui annonçaient ce qui m'arrive
maintenant. Comment les appeler...
des matérialisations, des jaillissements,
des petites révoltes. Des caillots émergeant
de cette liquidité.*

*Il m'arrivait de voir que tout n'était pas
si transparent, que je ne pouvais pas toujours
me réfugier en autrui. Qu'Autre était parfois
très décevante ; que si sa façon de se mouvoir,
vive et imprévisible, promettait une malice
sans fin et une précieuse fantaisie, elle était en
vérité inerte à l'intérieur, doutait beaucoup
et se construisait un faux rayonnement.
La séduction était toute faite.
Il semblait que certains devaient inventer ce
qu'ils étaient. Exposer ce qu'ils voulaient être.
Mais n'étaient pas ce qu'ils étaient vraiment.
Monstration monstrueuse.*

*Les originaux portaient des lunettes très
grosses avec des bords flashy pour montrer
qu'eux avaient un regard sur le monde.
Les ignorants parlaient beaucoup.
Les complexées riaient très fort le jour devant
leurs faiblesses qui les faisaient fondre en
larmes la nuit.*

Moi je n'étais rien, alors je ne montrais rien.

*En transperçant ces gens, je voyais
que l'intérieur était en deçà de l'extérieur.
Je me sentais trahie à chaque fois. Tous ces
paradoxes, toutes ces inadéquations
me fatiguaient.*

*Alors, le pire annoncé, il a fallu, il faut, trouver.
Enfin trouver le lien, mon lien, entre tout et moi.
Faire écouter mon souffle, qui se raccourcit,
s'accélère, se saccade, trébuche maintenant.*

—

Elle est inarrêtable. Les mots défilent, lui viennent comme ça, l'urgence est là. Elle se lève la nuit pour consigner l'afflux de pensées dans un carnet. Elle ne trouve plus le sommeil. Ça va si vite.

Elle passe tout en revue, tout se mélange, elle doit le fixer. Pour commencer.

—

*Mes premiers pas en moi m'effraient.
Ai-je le choix de faire ce que je commence
à faire ? C'est la seule solution pour ne pas
sombrier. Je dois me rassembler. Mobiliser tout
ce qui fuyait autrefois. Mon corps désormais
en travers du sort.*

—

Ce corps avant souple, trop souple, se durcit raidit massifie déploie. Elle se cogne. Elle prend de la place.

Elle supporte de moins en moins de rester dans sa maison. Il y a encore quelques jours,

elle demeurait des heures immobile à regarder cet intérieur façonné pour le rêve. Elle investit l'herbe, parcourt les allées végétales à la recherche de l'action. Elle cherche son but.

Elle devient impatiente. Elle s'habitue à écrire, à parler, à bouger, à établir les bornes de son nouvel être. Elle s'approprie des mots, elle en invente, elle les associe.

—

*Mon jardin est un temple où de grands peupliers
Laissent parfois germer de brillantes paroles ;
J'y passe à travers des forêts de lucioles
Qui m'observent à présent, regard étonné.*

—

Elle essaie, elle s'autorise, échoue mais ose.

—

*La vue revient
Sur le siège délaissé
En face de moi il n'y a plus que moi
La lueur éteint l'obscur
Au fond du miroir
Je ne compte pas les tentatives
Les prédictions mentent
Alors je fais*

*Le soir s'efface derrière l'étoile dessinée
au crayon
Le miroir apprend ce qu'il sait déjà
La suite du chaos annoncée dans le regard
Faire du désordre avec la boue*

*Se saisir de la force ferrugineuse
Et voguer
Le sable n'aura pas le temps d'être émietté
Faire exprès de vivre*

*Sur l'audace ombragée
Sous la soie inventée
On est sûr de se perdre*

*Oublier que l'heure est grave
Et attendre la fin de l'exposition
Couper l'herbe sous le pied de la jambe
Sans savoir qu'elle voulait s'enfuir
Pour une vie sentimentale*

Elle a trouvé : elle veut créer.

Elle ne veut plus se fondre en l'autre. Il lui fallait construire ses propres remparts pour pouvoir enfin accueillir sa vie intérieure, se donner naissance. Faire pousser les mots qui la guériront peut-être.

*Peau déconseillée
Fourmis exponentielles
Soupiraux en dentelle
Enfant seul
Vide soir
Tiroir sale
Tête en or qui repose sur la tombe*

*Explication futile
Ombre desséchée
Vers sanguinolents
Vents sanguinaires
Le soir rèche érafle ta nuit
Retournement de pigment
Bulles de sable
Bals sus
Vaincre en hiver
Crins rivés*

*Les fenêtres sont noires
La mémoire tape au carreau
Et fait grincer les paroles
L'opacité de mes pas m'inquiète*

—

Deux semaines maintenant. Ce n'est pas si simple. Les jours sont courts et douloureux. Elle ne tient pas en place. Elle vit et écrit dehors, sous le saule au fond du jardin. Elle ne rentre presque plus dans sa maison. La quête s'assombrit.

—

Je commence à m'élever du sol et ma chair éclate. Ce n'est pas possible. La délicatesse est insuffisante et les arbres crient sous l'ombre de la maison. Cette maladie c'est quoi ? Les pluies médicales percent le toit, inondent l'invention, c'est la fin de la confiance. Le chemin se brouille, mes murs sont complètement inventés. L'illusion est géante.

—

Elle tourne en rond, il n'y a pas d'issue. Son âme nouvelle ne peut se libérer du corps qui l'enserme jusqu'à l'essoufflement. Tous ces efforts d'arrachement pour rien. Pour la fatigue, le désœuvrement. Les gestes deviennent trop lents, les distances se creusent.

Les ouvertures de la maison ont été condamnées par la force des choses. Plus d'accès plus de passage. L'habitation n'est qu'un bloc d'ombre. En deux jours,

l'espace s'est transformé. Les objets ont rétréci et se sont éloignés.

Elle comprend que plus rien ne commencera. C'est bien plus soudain que ce qu'elle imaginait. Elle a essayé, au moins. Écrire, exister un peu dans ses pages, se construire à l'intérieur.

Il n'y a pas de vent mais quelque chose la pousse. Elle est assise dehors, il n'y a plus de dedans. Elle regarde droit devant. Les lignes se dissipent.

—

Je ferme ce carnet.

—

La charpente hurle. Les surfaces explosent.

—

Je l'ouvre.

J'écris :

*Carnets je vous aime. Papiers feuilles lettres et
crayons n'empreinterez plus mes mots.*

Je les écrierai d'en haut.

Journal d'écriture

21.09.23

Le départ. C'est parti.

Comme un éclair, des images. Une fille, chez elle, qui fait le tour de son intérieur.

Puis la réflexion sur le thème. Aujourd'hui, lors de l'atelier d'écriture, voilà ce qui m'est venu :

Le départ.

C'est la mort.

Le départ des hirondelles.

C'est une fin et un début. Partir de. Partir vers.

Double mouvement.

Un voyage, une aventure.

L'inconnu.

Un mouvement vers l'inconnu.

06.10

Le tour de ses intérieurs. L'intérieur d'elle, l'intérieur de sa maison. Elle lit les traces péniblement laissées sur les murs de son existence. Elle se plonge dans sa mémoire, celle des choses qui n'ont pas eu lieu.

07.10

Faudra-t-il dire « je » ?

« La Renaissance, c'est la décadence. »

Je sens que cette phrase d'Henri Matisse, entendue à la radio puis écrite sur un post-it aujourd'hui racorni-scotché sur la porte de mon micro-onde, vibre d'une façon particulière. Elle parle de la période historique, je sais, mais il y a autre chose. Je ne sais pas encore quoi.

31.10

Recherche de titre. Il est sûrement trop tôt pour ça, mais j'ai le sentiment que le titre sera comme une ligne d'horizon, un mantra.

Toujours en éclair, me vient « Ses murs ». À l'oral, peut-être que ça fait trop « C'est mûr ». Ce qui colle bien avec l'idée de départ, arriver à maturité. Et pourquoi pas « Les murs » ? Les murs de la maison, bien sûr, mais aussi les barrières, les digues, les frontières, qu'il faut dépasser pour sortir de l'intérieur, de son intérieur.

20.12

Écrire sur la transparence, le sentiment de ne pas avoir de substance, de ne pas exister aux yeux des autres.

22.12

Je tente enfin de me lancer dans la rédaction. Mon sentiment, à la vue du fichier Word qui s'intitule désormais « Les murs », se

situe entre culpabilité – il contient seulement trois lignes de mots qui me sont venus le 9 décembre de façon assez fulgurante, dans un élan qui ne s'explique ni ne se commande pas – et sérénité. Je sens que le récit s'installe progressivement au fond de mon crâne, je fais confiance à ce qui est en train de s'affirmer. Plutôt que « récit », je dirais « impressions ». Ce sont des choses impalpables qui me travaillent depuis longtemps. Je veux voir si les mots que je choisirai parviendront à incarner mon indicible. Je suis pressée de contempler les images que j'aurai écrites, les visions que j'aurai traduites.

30.12

Je relis Huysmans. À chaque fois que j'ouvre *Là-bas* ou *À rebours*, je me souviens de la raison pour laquelle je l'aime autant : c'est lui qui raconte le mieux l'intérieur*. En inventant la meilleure forme qui puisse exister. Un roman sans romanesque. Chez Huysmans, tout n'est que départ et mouvement. Le départ

de la ville vers la campagne, le départ du naturalisme vers le symbolisme, le départ de la vie mondaine vers la vie retirée et solitaire.

Voici l'un des sens de cette phrase, apparue plus tôt, « La Renaissance, c'est la décadence » : renaître, recommencer à vivre, redevenir soi en même temps que et grâce à la chute de quelque chose. Celle d'un monde, celle d'une partie de soi, celle des idées... La décadence de Huysmans fait naître mon écriture, m'indique les peintres qui donnent corps à mes chimères et redessinent les contours de mon imagination. Je réapprends le pessimisme.

Avec Huysmans, le plaisir de la ruine. Aimer ce qui se rompt, embrasser la diminution, chérir la décomposition. Pour se créer soi (dedans) et se créer une vie (dehors). Tout défaire puis tout refaire. Hors de tout. Repartir.

* De (chez) soi.

06.01

J'ai un peu peur de devoir écrire autant. Je ne fais que dans le fragment. J'ai toujours eu du mal à écrire en quantité. Alors là, quarante-huit pages minimum... Bon, j'ai dix mois. Enfin, maintenant, plus que six.

Mon idée première me permettait de contourner la consigne (écrire une « grosse nouvelle ») pour me rapprocher de celle donnée les années précédentes (une compilation de textes variés). Mon plan était de donner à lire plein de petits textes que la protagoniste aurait écrits, retrouvés ou affichés chez elle. Ces textes auraient raconté de manière oblique qui elle était. Cela m'aurait évité la narration cursive, chronologique, l'invention d'un récit. Ces textes auraient été des poèmes, des messages envoyés, des réflexions. Ils auraient été écrits dans des styles différents.

Je n'abandonne pas encore le principe.

07.01

Où va-t-elle ? Elle est contrainte de partir. Se contraint-elle elle-même ? Quelle est la force qui l'oblige ? Ce départ est-il une renaissance ou une mort ?

Le texte ne répondra pas à ces questions. Il faut laisser un espace de liberté, tant à la personne qui lira qu'à la protagoniste.

19.01

Le début de la rédaction est un peu brouillon. Pour ne pas sombrer dans le flou de l'intérieur, il faut trouver un dispositif qui assure un équilibre. Plutôt que la juxtaposition de textes envisagée d'abord, l'introduction d'une voix-fil conducteur serait peut-être plus sérieuse.

20.01

Parce que l'identité est mouvante, parce que les doutes sont désorganisés, parce que l'angoisse existentielle déboussole, je ne

peux pas choisir un récit linéaire, logique. Il faut que le chaos du personnage soit dans la construction des phrases et des paragraphes. Sans que ça soit illisible et incompréhensible. Qu'il y ait du mystère, une marge d'interprétation, de projection.

Mais c'est extrêmement subjectif. Si ça se trouve, ce sera complètement raté. On n'y comprendra rien, on n'y projettera rien, ça ne sera même pas poétique. Mais je crois que c'est tout ce subjectif, toute cette zone d'incertain, de flottant dans la connaissance de soi, dans la conscience de ses désirs, que je tente de transcrire. Flou nécessairement aussi dans le choix des mots.

25.03

Consternée face à ma stagnation, je décide d'ouvrir un livre acheté en septembre, juste après le premier atelier d'écriture. *L'Atelier noir*, d'Annie Ernaux. Notre enseignante nous en avait parlé pour expliquer ce qu'elle entendait par « journal d'écriture ».

Un passage en particulier m'a fait reconsidérer ce que je comptais livrer dans ce journal d'écriture autant que dans la nouvelle elle-même.

« Il y a néanmoins quelque chose de dangereux, voire d'impudique, à dévoiler ainsi les traces d'un corps-à-corps avec l'écriture. À exhiber ces pages aussi intimes, à mon sens, que le journal qualifié ainsi. Non pas à cause des références aux êtres, lieux et événements de ma vie qui s'y trouvent – d'ailleurs de manière elliptique, voire obscure pour le lecteur –, mais de la mise à nu de mes processus d'écriture, de mes obsessions. De l'aveu sans détour d'une volonté, d'une ambition : faire advenir un peu de vérité. »

La notion de corps-à-corps me marque. Mon obsession du mystère et de la subtilité entrave mon écriture. Je veux que mon texte soit complexe mais paraisse avoir été écrit sans difficulté. Je sais pourtant que l'écriture n'a rien de naturel. Qu'il faut faire des

choix permanents. J'aime rechercher le mot parfait, disloquer la phrase pour la reconstituer petit à petit, avoir l'impression de créer une langue. Rien que ça.

Je suis donc bien consciente de la résistance que les mots m'opposent, mais la dévoiler est autre chose.

Dans cette immobilité, une petite avancée, tout de même. J'ai créé la couverture. L'enceinte de mes pages, le mur avant mes mots. J'ai choisi une photo que j'aime beaucoup. On y voit trois membres de ma famille. Les silhouettes sont troubles, un peu transparentes. Les contours ne sont pas nets. Comme ceux de nos identités. De celle de mon personnage, en tout cas. La silhouette de la première de couverture est en retrait par rapport aux autres. À distance du groupe. On ne sait pas où elle regarde.

Face à elles, quelque chose qui ressemble à un mur. Un mur qu'elles observent, qu'elles contemplent, peut-être.

Ce noir et ce rouge, ce sont les couleurs qui apparaissent sous mes paupières quand je ferme les yeux. Ce sont celles qui coulent dans mes veines et qui tapissent l'intérieur de mon crâne.

Quand je regarde cette photo, je crois voir mon dedans.

J'aimerais lui donner une place dans mon texte. Je verrai bien comment.

03.04

J'ai trouvé mon dispositif d'équilibre : une double narration. Il y aura donc un « elle » et un « je ». Je ne peux me contenter de raconter seulement de l'intérieur ou de l'extérieur. Les deux points de vue vont me permettre d'explorer le personnage de façon plus complète et d'écrire dans plusieurs « styles ».

17.04

C'est seulement maintenant que je me souviens d'un livre, lu il y a un an, très proche

de mon objectif formel et de l'espèce de paysage introspectif que je tente de développer. L'écriture m'avait beaucoup marquée. Je la trouvais très humble. Pas de paragraphe, pas de majuscule. Des fragments, un par page, qui s'enchaînaient sans vraiment être connectés les uns aux autres. Parfois quelques mots, parfois une petite avalanche, tellement précise et douce et intime.

Je me rends compte seulement maintenant que ces textes de *Quand je ne dis rien je pense encore*, de la poète québécoise Camille Readman Prud'homme, résonnent avec ce que j'ai, malgré moi, toujours fini par produire. Ne pas pouvoir écrire sur autre chose que ce qui vient du profond, la place que nous n'aurons jamais, la distance avec les autres, la confusion, l'étrangeté, le rapport entre l'espace et les mots, l'espace qui est nécessaire au déploiement de la pensée. Chercher ce qu'on ne dit pas, tout reconsidérer. N'avoir aucune ambition mais essayer de saisir quelque chose de ce qui nous échappe continuellement.

02.05

Lors de la séance de retours sur nos nouvelles respectives, on m'a dit « c'est très beau, mais on ne comprend rien ». Ça me va.

Je crois que l'on ne peut pas comprendre et aimer la même chose.

04.05

C'est amusant de voir comment l'écriture devient un sujet dans ma nouvelle.

Je voudrais montrer que le personnage s'approprie l'espace de son corps, de son esprit, de sa personnalité en s'appropriant la page. Elle tord les phrases, les mots pour trouver qui elle est et ce qu'elle peut faire pour lutter contre la chose qu'on lui a annoncée.

Elle a l'obsession de « trouver ».

05.05

C'est trop difficile de ne pas écrire à partir de moi. Mais ne pas le faire n'était pas un objectif.

Je relis le début de mon journal d'écriture. Je vois qu'il y a eu du mouvement depuis. Pour accompagner le mouvement de quête, d'incertitude, de lâcher-prise de mon personnage, j'ai décidé de moi-même adopter cette attitude en écrivant la nouvelle. Je ne prévois rien, des choses apparaissent petit à petit. J'ai une vague idée de la fin.

17.06

Tout ça, c'est quand même un peu brouillon. Qu'est-ce que je veux dire, exactement ?

Il y a des mots qui reviennent beaucoup. *Tout, eau, savoir, si* (comme intensif), *elle, corps, là, intérieur*. Je choisis que ce n'est pas un problème. Elle qui aime tant la répétition en art... la circularité comme chemin vers la libération, celle de l'écriture notamment. Voilà, ce sera même au cœur de la nouvelle. Par l'écrit, se libérer de tout et expérimenter.

22.06

Je m'entoure de livres dont l'histoire ou la forme me semblent intéressantes pour mon travail. Je relis des extraits d'*Autoportrait au radiateur*, de Christian Bobin. Ce livre est d'une douceur incroyable. Les petits paragraphes, les phrases courtes, le récit sans récit, les réflexions existentielles qui irriguent un quotidien lourd et léger à la fois, le tragique qui s'immisce sans dire son nom, par petites touches. Évidemment, je n'écris pas comme lui, mais il est rassurant de voir que le principe fonctionne.

On me prête un livre qui a reçu le prix de poésie de la Vocation, édité par les éditions Cheyne en 2022, *Faut-il des murs pour faire une maison ?*, d'Alix Lerasle. C'est de la poésie spatialisée, sur la page, dans la mémoire de la poétesse et dans les lieux que ses mots balisent. J'ai presque fini d'écrire ma nouvelle et je suis frappée par la proximité de nos préoccupations poétiques.

« nous nos lèvres se sont refermées
sur nos mâchoires serrées
sur nos arguments vains
nos arguments de l'intérieur

tous tes noms tous tes visages
tous ces aperçus de toi
tu es
plusieurs
pluriel

et moi je suis venue t'écrire

t'écrire depuis l'intérieur
t'écrire d'entre les murs
les murs de la maison »

p. 31-32

04.07

J'ai presque fini, mais je sens que ça manque de corps. Je relis et tente d'identifier ce qui bloque. Il n'est pas aisé d'avoir un recul critique sur son propre texte. J'ai beaucoup de

choses en tête, des images, des sensations que j'essaie de transcrire. Mais pour les personnes qui liront, le chemin est inverse. Le texte ne suffira peut-être pas à accéder aux images voulues. J'ajoute alors des précisions temporelles (« Cela fait une semaine ») et spatiales (la maison, le jardin), en espérant que cela suffise à ancrer un peu davantage mon personnage.

Je crois que ça y est.

25.07

J'ai retrouvé une citation que j'avais écrite dans un carnet. Boris Vian, *L'Automne à Pékin*. Elle m'a détendue avant de relire mon texte pour la dernière fois.

« J'aime ce qui n'a pas de sens, ça réveille les cellules du cerveau. La fantaisie est un ingrédient nécessaire dans la vie. »

Imprimé en France par CPI Firmin-Didot
à 27650 Mesnil-sur-l'Estrée en août 2024
Numéro d'impression : 179134

